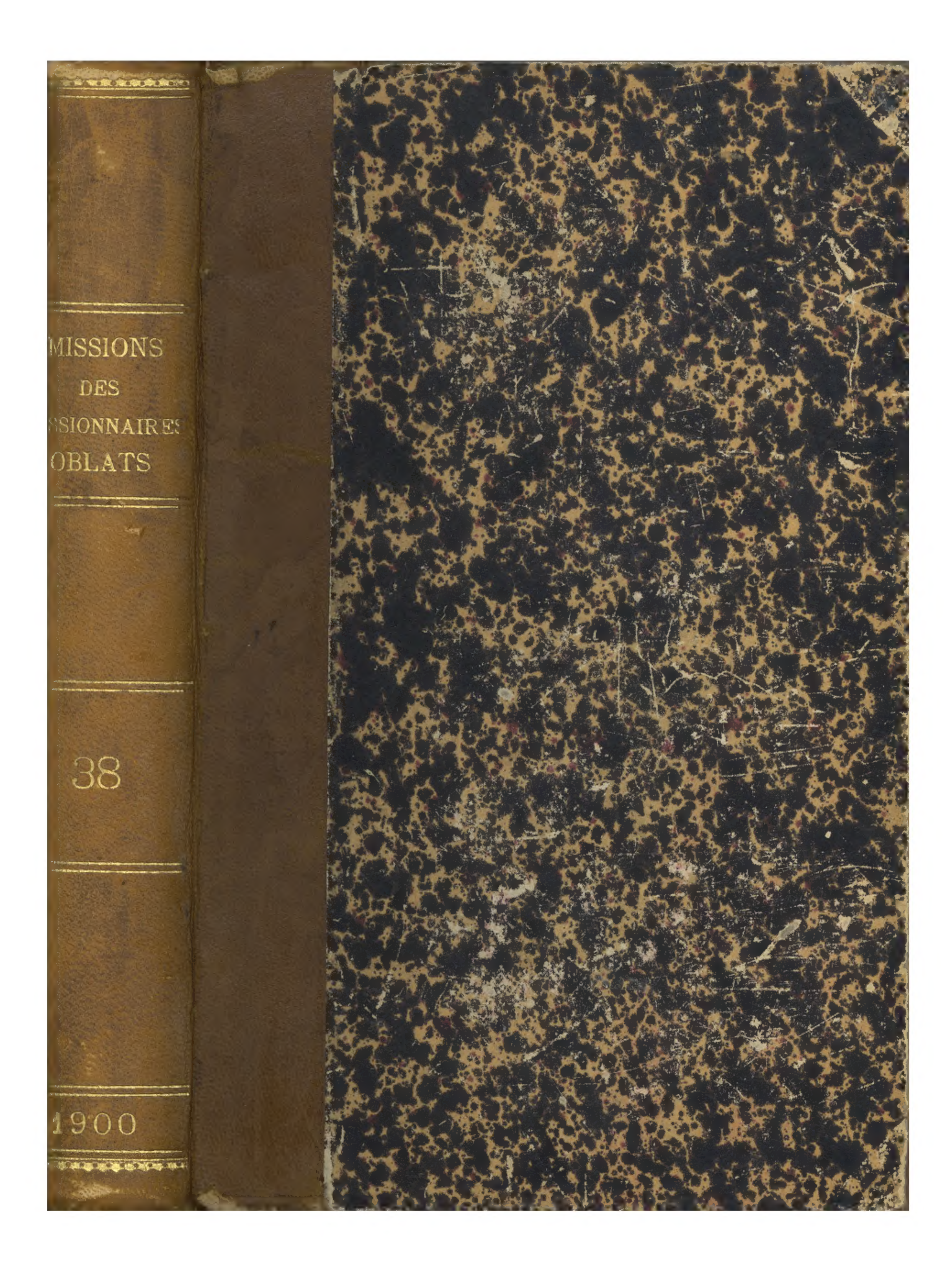

MISSIONS
DES
SSIONNAIRES
OBLATS
38
1900

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 149. — Mars 1900

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

AU TRÈS RÉVÉREND PÈRE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission Saint-François-Xavier (Blood Reserve),
le 18 décembre 1899

LETTRE DU R. P. RIOU. — Établissement de la mission. — Nature du sol. — Mœurs des sauvages Pieds-Noirs, indifférence religieuse, polygamie, hospitalité. — Au fond d'une rivière, école, hôpital, maison des morts.

MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Depuis longtemps déjà j'aurais dû vous raconter ce que je fais parmi les Pieds-Noirs, Votre Paternité me l'a demandé il y aura bientôt deux ans. Pour répondre au désir du meilleur des Pères, il était de mon devoir de lui narrer mes faits et gestes et de lui donner quelques détails sur ma Mission, sur mon ministère chez les Gens du Sang. Le temps m'a toujours fait défaut, à peine puis-je suffire à tenir en règle ma correspondance avec le département indien. Ajoutez à cela que la rédaction d'un rapport me paraît être au-dessus de mes forces ; je manie

bien la hache, la scie, le rabot, la pelle, etc., quant à la plume, je n'ai jamais pu m'y faire. Je vous avouerai même qu'il me serait plus facile de me rappeler la théorie de mon rébarbatif adjudant de la caserne sur le maniement du fusil et de la baïonnette que les doctes leçons de mon professeur de rhétorique sur l'art de faire parler les phrases poliment. Je réclame donc d'avance votre indulgence, pour mon français du Nord-Ouest.

La Mission Saint-François-Xavier a été fondée en 1889, par Sa Grandeur Mgr LEGAL, mon prédécesseur sur ce champ de bataille. A mon arrivée sur cette réserve, le missionnaire y avait déjà une maison bien confortable : une bâtisse de 28 pieds sur 32, en bois et couverte avec des bardeaux. C'était bien plus que je ne m'attendais à trouver. En outre une gentille petite chapelle où les offices se faisaient régulièrement les dimanches et les fêtes. En 1893, le département indien, sur la demande du missionnaire, accorda un hôpital aux Gens du Sang, et cette œuvre fut confiée aux soins dévoués des Sœurs Grises de Nicolet. La Mission était donc bien florissante lors de mon arrivée dans le pays ; aussi ce n'est pas sans appréhension que j'acceptai la succession de Mgr LEGAL, après six mois d'apprentissage de la vie apostolique. Comment, en effet, pouvoir continuer cette œuvre ? Je ne connaissais encore ni l'anglais ni le pied-noir et une langue ne s'apprend pas en six mois ; mais le besoin était là, et désespérant de bien faire, je m'efforçais de faire le moins mal possible. Advienne que pourra, je fais la sainte obéissance ! Le bon Dieu a eu pitié de son apôtre et sans renouveler précisément le miracle de la Pentecôte il lui a donné d'apprendre assez facilement les langues si nécessaires et même indispensables pour le succès de l'œuvre. Je ne prétends pas assurément qu'il existe des liens de parenté ou même de cousinage entre

les Pieds-Noirs et les Bretons, non, *non licet* ; toutefois, il est vrai de dire que ma chère langue bretonne m'a donné une certaine facilité pour la prononciation du pied-noir. Les Français en général éprouvent de la difficulté pour attraper l'aspiration si usitée en cette langue. Je laisse à une plume plus habile de vous en décrire la beauté et l'harmonie. Venons en à nos sauvages.

Les Gens du Sang (*Blood indians*) appartiennent à la grande famille pied-noire. Ils parcouraient autrefois les mêmes terrains de chasse que les autres divisions de cette tribu, principalement les immenses prairies du Nord-Ouest qui s'étendent entre la rivière Labiche et le Missouri. Il y a une vingtaine d'années, le gouvernement les a parqués en un territoire d'une étendue de 50 milles sur 20, entre la rivière Sainte-Marie et le Belly River. Les Gens du Sang sont actuellement environ 1400, disséminés çà et là sur leur réserve, en majorité pourtant le long de la rivière du Ventre.

Le terrain est plat et assez fertile ; mais, à cause des sécheresses de l'été, les récoltes sont très incertaines. Les légumes viennent très bien ; le jardin de la Mission était magnifique, l'été dernier. Le sol est un vrai terrain d'asperges ; tous les matins, lorsque c'est la saison, il est facile d'en cueillir un bon plat pour la Mission et il n'est pas rare qu'on puisse encore procurer à d'autres le plaisir de sucer des asperges. Ensuite viennent d'autres légumes, petits pois, carottes, panais, choux, betteraves, oignons, etc. Les tomates mûrissent en plein jardin, ainsi que les citrouilles, quand les gelées de septembre ne sont pas trop hâtives. L'an dernier, on en avait qui pesaient 45 livres, et des choux-fleurs de 13 livres, rien que la pomme. Le F. Barreau est un bon jardinier et aurait certainement, s'il avait voulu, remporté le premier prix de jardinage au concours de Mac-Léod. Vous

le voyez, c'est presque le paradis des légumes quand la saison est favorable et je ne parle pas de l'avoine, du blé, etc.

La Réserve est une vaste prairie, sans arbres, sinon sur les bords des rivières, où l'on trouve le cotton wood, le saule, etc., et quelques arbres fruitiers. Ce sont, en général, des pâturages. Un bon nombre de sauvages ont des bandes d'animaux domestiques, chevaux, bêtes à cornes, etc. Les chevaux sont leur fortune ; il y en a qui en possèdent jusqu'à 400. Les animaux sauvages disparaissent à mesure que la civilisation s'approche ; il n'y a plus de buffalos, à peine si l'on rencontre encore quelques loups, renards, porcs-épics. Maintenant que nous avons jeté un coup d'œil sur le pays, passons aux habitants.

Le sauvage pied-noir est un assez bel homme : taille moyenne, teint bronzé, longue chevelure. Il ne porte plus guère, à quelques rares exceptions, le vêtement en peau, sinon dans les assemblées, les danses. Les hommes sont habillés comme les blancs; un certain nombre portent encore la couverte et le brayais. Pendant l'été, le brayais seul leur suffit. La femme tient plus à son vieux costume, à la couverte, à la ceinture, etc., et on en rencontre très peu vêtues à la manière civilisée. Le Pied-Noir ne manque pas d'intelligence, il est par nature rusé et paresseux. Depuis quelque temps cependant, les jeunes gens paraissent plus industrieux, ils semblent comprendre un peu la nécessité du travail pour vivre. Leurs occupations ordinaires c'est le soin des animaux ; dans presque chaque famille, il y a un wagon, au moyen duquel on charroie du charbon pour les blancs des alentours. Au printemps, un certain nombre se rendent à la montagne, à 60 milles de la réserve, pour couper du bois qu'ils font descendre le long des rivières. Ces *logs* leur servent pour se bâtir

des maisons et faire des clôtures. Pendant l'été, ils font du foin pour leurs animaux et ceux qui n'ont pas de bêtes à cornes le vendent aux blancs.

Les sauvages sont généralement ingrats et fourbes ; pas de reconnaissance pour un bienfait ; même entre eux, un service n'est jamais rendu sans rétribution. Aussi le missionnaire est obligé de payer bien cher un travail de peu de valeur. Nous leur devons tout.

Au point de vue religieux, le sauvage est adorateur du soleil, mais pas bien fervent, du moins à ce que j'ai pu remarquer jusqu'ici ; on pourrait dire avec plus de vérité que son dieu c'est son ventre. Il est indifférent en matière de religion, peu lui importe le reste, pourvu qu'il vive bien. Tous les ans, à une époque déterminée, a lieu la danse du soleil, mais c'est plutôt une sorte de réjouissance qu'une pratique religieuse. Sur cette réserve, l'agent a réussi à supprimer cette danse, du moins en partie. Les Gens du Sang croient à un être suprême et à l'immortalité de l'âme. Quand un sauvage meurt, son âme passe dans un autre monde ; voilà pourquoi il tient à emporter avec lui tout son avoir, afin d'y être bien reçu et de se faire des amis par ses cadeaux. Aussi personne n'ose toucher à ce qui lui appartient et tout est enseveli avec lui. Les sauvages n'enterrent pas leurs morts, ils se contentent de les déposer sur la terre ou de les mettre dans les branches. Quand quelqu'un a été baptisé à l'heure de la mort, il faut que le missionnaire aille le chercher ordinairement à sa loge, fasse le cercueil, creuse la fosse, ce qui n'est pas chose facile, quand le terrain est gelé à 3 pieds de profondeur et si parfois les parents du défunt consentent à prêter leur concours, ils ne manqueront pas de demander leur payement. Ils sont superstitieux, ont peur surtout des esprits, et quand ils tombent malades, ils pensent que c'est une vengeance des mauvais esprits. Ils

n'ont pas de prêtres, les sorciers mêmes sont bien rares parmi eux; on les rencontre pourtant parfois au chevet des malades et c'est ici que le missionnaire a le plus de rapport avec eux. Ce sont plutôt des guérisseurs qui essayent d'arracher tout son petit bien au malade. Dans leurs médecines, il y a toujours de la superstition, si bien que les plus sensés n'osent en donner aux malades, quand le missionnaire est présent. Le tam-tam joue le principal rôle dans leurs danses et fêtes, leur chant est assez varié; les hommes dansent ensemble et les femmes ensemble, de sorte que c'est bien plus modeste que chez les blancs.

Le sauvage est polygame. Il a trois, quatre, cinq femmes, parmi lesquelles une est regardée comme la reine, les autres sont les servantes et ont soin du ménage, vont au bois, puisent l'eau, font la cuisine, etc. Il les renvoie pour la moindre chose, pour en prendre une autre selon ses moyens, car le Pied-Noir achète sa femme et donne au père de cette dernière un certain nombre de chevaux en échange. Parfois il les prend pour les essayer (c'est son expression) et les congédie au bout de quelques semaines. Les sauvages n'ont pas de grosses familles et cela sans doute par suite de leurs mœurs dépravées. Ils sont en grand nombre scrofuleux et se communiquent cette maladie qui corrompt le sang et affaiblit la race. La fille est donnée en mariage à l'âge de six ou sept ans. Elle quitte alors la demeure paternelle pour vivre sous la direction de son mari et être témoin de tous les désordres et de tous les vices. Un certain nombre de sauvages font le commerce de leurs femmes avec les blancs, ramassis de corrompus qui viennent ici de tous les pays. Il se trouve aussi sur la limite de la Réserve une sorte de secte protestante polygame, qui est loin de donner le bon exemple à nos Indiens; bien que la loi du Canada ne leur permette de garder qu'une femme, ces corrompus trouvent

toujours le moyen d'en avoir trois ou quatre autres, qui sont regardées comme les servantes et qui ne sont autre chose que leurs concubines. En contact avec ces gens nos Indiens ne peuvent être que dépravés. Les sauvages aiment leurs enfants et ne savent leur rien refuser. Pour ce qui est de l'éducation, ils n'en reçoivent aucune, l'enfant fait ce qu'il veut, les parents ne veulent le contrarier en rien. J'ai vu un enfant de six ou sept ans essayer de frapper son père avec un couteau et le père, loin de le corriger, en était fier, et semblait l'encourager. « Ah ! celui-là fera un brave » me disait-il. La mère porte son enfant sur le dos dans sa couverte, à pied comme à cheval. Elle est sans précaution pour conserver sa santé ; aussi la majorité des enfants meurent avant l'âge de deux ou trois ans. Ce qui nous console, c'est que la plupart étant baptisés, ce sont des anges pour le ciel.

La tribu est gouvernée par un grand chef et un certain nombre de petits chefs, comme qui dirait le maire et son conseil. L'autorité du grand chef est en général respectée. Il existe des assemblées pour traiter les affaires de la réserve ; tout se fait avec ordre, et, sous ce rapport, il me semble que nos Pieds-Noirs pourraient donner une leçon de politesse à nos députés de France. Ce qui a été résolu en conseil est observé et cela j'en ai été témoin à Blackfoot Crossing l'été dernier. Les chefs avaient décidé que pas un sauvage ne travaillerait pour les blancs, à moins d'une piastre par jour ; personne n'a rompu la consigne. J'ai assisté plus d'une fois au conseil chez le grand chef et j'ai admiré leur manière de discuter ; ils approuvent quand la question leur va et gardent le silence dans le cas contraire. Chaque chef fait son discours et le grand chef tire la conclusion.

Les sauvages sont hospitaliers entre eux. La première chose à faire à l'égard d'un visiteur, c'est de lui donner

à manger ; après quoi, en fumant le calumet, ils se communiquent ce qu'ils ont à se dire. Quand un blanc leur fait une visite, après lui avoir donné la main, on lui demande du thé, du tabac, de l'argent. Il y a une quinzaine de jours, je visitai un camp à 20 milles de la Mission ; j'entre dans une loge et donne la main au chef qui me dit en la serrant fortement : « Il y a longtemps qu'on ne s'est pas vu, maintenant donne-moi 50 cents pour t'avoir serré la main. » Je lui répondis : « Je viens de bien loin pour te voir, j'ai voyagé longtemps à cheval et j'ai le cœur à terre de fatigue, je n'ai pas mangé de la journée, donne-moi à manger pour être venu te saluer de si loin. » Ce qui fut dit fut fait, et je me payai une tasse de thé et un morceau de galette.

Nos Indiens ne s'inquiètent pas en général du lendemain. Deux fois par semaine, ils reçoivent du gouvernement une ration de viande et de farine, environ une livre de viande par jour et autant de farine ; ce serait suffisant pour les empêcher de mourir de faim, s'ils savaient ménager, mais ils mangent tant qu'il y en a, et quand il n'y en a plus, ils se serrent le ventre. Ils sont en grande partie pourtant loin d'être actuellement dans la misère ; leur travail leur procure de quoi acheter des vivres et des habits et un certain nombre ont de bonnes maisons en *logs* avec plancher, toiture, porte et fenêtre, table, lits, chaises et un bon poêle pour se chauffer. Il y en a très peu à passer l'hiver sous la tente, car ceux qui n'ont pas de maison se retirent chez les autres, de sorte que l'on rencontre parfois quatre ou cinq familles réunies ensemble. On serait tenté souvent de les trouver trop bien, car étant orgueilleux et fiers de nature, ils sont portés à l'être encore plus et à nous mépriser en nous voyant dans la pauvreté. Le missionnaire se trouve en effet parfois plus dans la privation, car il nous faut soutenir nos œuvres.

Voilà, mon très révérend et bien-aimé Père, la situation de nos pauvres sauvages, je dis pauvres, car ils sont bien à plaindre, ils ne se soucient guère de leur salut et pourtant ils ont des âmes rachetées par le sang de Notre-Seigneur. Ce sont mes enfants, et j'ai mission de les évangéliser; puisse le bon Dieu m'accorder les grâces nécessaires pour cela! Les peines physiques ne font pas défaut, mais les peines morales sont encore plus difficiles à supporter. Je les visite aussi souvent que je le peux, mais pas aussi souvent que je le voudrais. Pensez à cette grande étendue de terrain qu'il me faut parcourir et encore très souvent je ne puis pas trouver ceux que je cherche. Les sauvages sont nomades, ils sont aujourd'hui dans une place et demain dans une autre. Il m'est arrivé d'aller à 30 milles de la Mission pour baptiser un enfant; quand j'arrivai au camp je vis la famille traverser la rivière et s'enfuir ; elle avait eu vent de ma visite.

Les voyages ne sont pas sans fatigues ni sans dangers. Il faut voyager par tous les temps et par tous les chemins, par monts et par vaux, à la recherche de la brebis égarée. Le printemps dernier, j'ai manqué de rester au fond d'une rivière avec le F. Barreau. Je revenais de l'école protestante, où je m'étais rendu, pour revendiquer un enfant de cette école qui m'appartenait. Le diable, après m'avoir fait subir un premier échec, ne voulait pas me laisser rentrer à si bon marché et me gratifia d'un bain en règle. En traversant la rivière qui était très haute et avait un courant très fort (par ici il y a très peu de ponts sur les rivières et il faut les passer à gué), un des chevaux tombe dans un trou et il ne se relève que pour retomber dans un autre. C'était à l'entrée de la nuit, nous ne pouvions pas nous rendre exactement compte de la situation ; enfin après un nouvel effort, le cheval est debout, mais brise cette fois une partie de son

attelage et, en un clin d'œil, nous fûmes sous la voiture au fond de l'eau. Aussitôt, je me recommandai à nos anges gardiens et à tous les saints, les priant de nous sauver, et après avoir lutté contre le courant pendant quelque temps, nous réussîmes à atteindre le bord. *Deo Gratias* ; nous étions sauvés et devions un beau cierge à sainte Anne, patronne des Bretons. Inutile de vous narrer tout au long les péripéties de cet accident, c'est trop triste. Qu'il me suffise de vous dire combien nous avons été heureux de trouver les soins dévoués de nos religieuses et combien nous les avons appréciés dans ce moment de détresse. Au sortir de l'eau, nous nous dirigeâmes immédiatement vers l'hôpital et pouvions-nous songer à nous réfugier ailleurs? Il n'y avait personne à la Mission; pas de Frères, et nous nous y serions gelés, car nous tremblions comme des feuilles. Je craignais une pleurésie pour le Frère, mais il n'en fut rien, grâce aux soins dévoués des Sœurs. C'était, pour le Frère, son second naufrage depuis le printemps : le premier, ce fut dans les glaces où il faillit perdre ses chevaux ; cette fois, un cheval s'est noyé et la voiture s'est brisée. J'espère qu'on ne recommencera pas de sitôt ; d'ailleurs, après tous ces accidents, le gouvernement s'est décidé à nous procurer des ponts. Ce sera un grand avantage, car été et hiver, on est toujours inquiet en traversant ces rivières et ceux qui gardent la maison se demandent s'il n'est pas arrivé malheur aux voyageurs. J'aime à croire que quand vous viendrez nous voir, il n'y aura pas de danger.

Notre saint ministère est bien pénible à remplir et nous donne peu de consolation ; les sauvages sont indifférents et ne se convertissent pas, malgré nos efforts pour les attirer vers notre sainte religion. Ce ne sont pourtant pas les moyens ni les avantages qui leur font défaut : le

missionnaire est tout le temps au milieu d'eux, ils ont à l'hôpital des religieuses pour soigner et consoler leurs malades, ils en ont encore pour instruire leurs enfants. Au moyen de quelques secours du département indien nous leur avons bâti, l'an dernier, une école-pensionnat. C'est un grand et bel établissement qui occupe une superficie de 36 pieds carrés et qui pourra contenir de 70 à 80 enfants. La partie principale a trois étages. Elle est habitée par la communauté religieuse des Sœurs Grises de Nicolet et les enfants sont à chaque aile, les garçons d'un côté, les filles de l'autre, dans des pièces de 32 pieds sur 36. Le plan vient de Sa Grandeur Mgr LEGAL. La bâtisse, commencée au mois de septembre 1897, n'a pu être terminée que l'année suivante à la fin d'octobre. Enfin, le 1er novembre, je faisais la bénédiction du pensionnat de l'Immaculée Conception de Blood Reserve, sans pompe et sans bruit, réservant la fête pour le retour de Sa Grandeur qui n'était pas encore revenue du Chapitre.

Dès le début, nous pûmes recruter trois enfants, deux garçons et une fille. Les sauvages ne savent pas apprécier le bienfait de l'éducation et c'est là notre principale difficulté pour avoir des élèves. Il faut faire voyage sur voyage pour arriver à un faible résultat ; il faut parlementer et se condamner à écouter tout ce que les sauvages ont à dire contre les blancs ; c'est fatigant et il faut avoir passé par là pour le comprendre. Mgr LEGAL en sait quelque chose. Sa Grandeur en était malade toutes les fois qu'elle remplissait ce genre de ministère. Ajoutez à cela que les protestants nous font une guerre à mort et voulaient tuer notre œuvre à son berceau. Ces ministres de l'erreur ont tout pour eux : d'abord leur langue, c'est la langue officielle et ainsi ils peuvent correspondre plus facilement avec le département indien ; les employés du gouvernement sont en majorité protes-

tants fanatiques et favorisent tout naturellement les leurs ; ils ont des richesses, et par ces moyens ils achètent les sauvages ; de plus, ce sont des langues de vipères qui ne peuvent toucher sans empoisonner. Heureusement qu'ils ne sont pas très influents auprès des sauvages, sans cela nous aurions, je pense, à plier bagage. L'agent de la réserve est loin d'être en notre faveur ; c'est une espèce de bigot qui est jaloux de notre influence, il travaille ardemment pour les anglicans, bien qu'il soit lui-même presbytérien. Il voudrait partager la réserve pour éviter, dit-il, la rivalité, c'est-à-dire nous mettre à la porte, car les protestants sont établis sur trois places différentes, tandis que nous n'avons encore qu'un poste, pour la bonne raison que le missionnaire catholique a toujours été seul jusqu'à présent. J'ai actuellement comme compagnon le R. P. Lépine, qui apprend la langue et sera bientôt en état de remplir le saint ministère. Alors je me propose d'avoir une maisonnette à 4 ou 5 milles de l'église anglaise et à 18 milles d'ici, ce qui me donnera un pied-à-terre dans ces parages et me permettra de rayonner plus facilement du côté de Lethbridge, car de la Mission au bas de la réserve, il y a une trentaine de milles. Malgré cette lutte acharnée du protestantisme et l'indifférence des sauvages, nous avons actuellement dix-huit élèves dans notre pensionnat et j'aime à croire que le nombre ira en grandissant. L'école est encore bien pauvre et les religieuses sont loin d'être dans l'aisance ; nous semons dans les difficultés et les privations, d'autres récolteront dans la gloire, j'en ai la douce confiance. Nos enfants sont bons et nous donnent des espérances ; nous les formons à la piété, ils sont bien obéissants et respectueux. Le révérend Père directeur de la Mission a la haute surveillance de l'institution, il est regardé comme le principal auprès du département indien, c'est lui qui

tient les correspondances, fait les rapports, etc. La moitié des dépenses de la bâtisse a été payée par le gouvernement; de plus, le département indien accorde la somme de 72 piastres par an, par enfant admis, mais tout l'ameublement a été à nos dépens ; aussi jugez si l'établissement est endetté. Les ressources font défaut, ce qui est un grand obstacle pour le développement de l'œuvre.

Maintenant parlons d'une œuvre non moins importante, de l'hôpital tenu par les mêmes Sœurs Grises de Nicolet. C'est encore un bel établissement bien confortable, mais pas encore complètement terminé. Nous espérons avoir du gouvernement les ressources nécessaires pour le finir, car l'hôpital est soutenu par le département indien ; il y a tous les ans, une somme votée pour la nourriture des malades, leurs vêtements et autres fournitures de la maison et trois Sœurs reçoivent un modique salaire. La Sœur supérieure est regardée auprès du département comme la *matrone*, mais comme elle ne connaît pas l'anglais, c'est encore le missionnaire qui fait les correspondances qu'elle signe seulement. L'hôpital a en général une moyenne de neuf, dix malades par année, ce qui donne bien de l'occupation aux religieuses. C'est ici que leur dévouement est admirable ; il faut qu'elles soignent les maladies les plus rebutantes ; les scrofuleux surtout répandent une odeur insupportable dans les salles ; les sauvages sont malpropres et d'une humeur parfois massacrante, et la Sœur est obligée de supporter tout cela et le fait avec douceur, heureuse de soigner les membres souffrants de Notre-Seigneur. Quel dévouement de la part de ces religieuses et de leurs sœurs du pensionnat ! Laisser parents et patrie pour porter chez les sauvages leur cœur et leur vie, et les préparer par leurs exemples et leurs conseils à recevoir les secours de notre sainte religion. C'est à l'hôpital que le missionnaire peut

plus facilement approcher des malades. Les sauvages ont peur de la mort et ne veulent guère entendre parler de religion à ce moment, ça les ferait mourir. Un seul pourtant depuis six ans a refusé le baptême ; c'était un véritable démon ; il grinçait des dents lorsque je lui parlais du bon Dieu, tellement que tout le monde en avait peur. A l'hôpital, il existe une petite maison séparée de tout le reste, qu'on appelle *maison des morts*. Le sauvage, superstitieux, a peur des morts et il ne veut pas habiter une maison dans laquelle une personne est morte. Voilà pourquoi si l'un des leurs meurt dans la maison, ils se hâtent de s'éloigner et d'abattre la maison. C'est aussi la raison pour laquelle nous avons été obligés de bâtir à l'hôpital cette maison à part, dans laquelle on transporte le mourant avant qu'il ne passe de vie à trépas, autrement personne ne voudrait venir se faire soigner à l'hôpital.

Voilà, mon très révérend Père, la Mission et ses œuvres, il y a de l'ouvrage pour plus d'un bon missionnaire. Il faudrait, pour que l'œuvre ne souffre pas, qu'il y ait ici un Père uniquement occupé des œuvres de l'hôpital et de l'école, tandis qu'un autre visiterait les sauvages sur la réserve, trouverait des malades pour l'hôpital, des élèves pour l'école, baptiserait les enfants, et préparerait les moribonds à bien mourir. Je fais en moyenne, tous les ans, environ 60 baptêmes et 20 enterrements. Nous avons à peu près 50 catholiques pratiquants, entre autres le grand chef et sa femme, baptisés par Mgr Legal, la veille de Noël 1896. Ils sont loin d'être fervents, mais il faut avoir égard à leur indifférence naturelle. Le bien se fait, mais lentement ; nous défrichons nous semons, d'autres viendront récolter.

Daignez agréer, mon très révérend et bien-aimé Père, l'assurance de mes sentiments dévoués et respectueux en N.-S. J.-C. et M. I. J. Riou, o. m. i.